

Alexandre Najjar, la francophonie au cœur

PORTRAIT Écrivain et avocat libanais, il a deux amours et deux combats : son pays et la langue française.

MOHAMMED AÏSSAOUI
maïssaoui@lefigaro.fr

« **J**'AI PLUS de souvenirs que si j'avais mille ans. » L'écrivain et avocat libanais Alexandre Najjar, 54 ans, pourrait reprendre cette phrase de Baudelaire tirée des *Fleurs du mal* – elle se trouve en exergue d'une partie de son nouveau livre, *Le Syndrome de Beyrouth*. Ce roman aux accents autobiographiques est une belle occasion de parler de la vivacité de la littérature libanaise d'expression française. Rarement un pays aura autant apporté à la francophonie, et Alexandre Najjar est l'un de ses plus éminents porte-drapeaux. Cela a commencé très tôt. Quand il était enfant, les murs de sa chambre n'étaient pas tapissés d'affiches de stars de la chanson, du cinéma ou de grands sportifs. Sur ses posters figurait Victor Hugo. Il s'était pris de passion pour les écrivains engagés. On ne s'étonne donc pas quand il nous raconte qu'il a écrit son premier roman à l'âge de 9 ans ! Son lien avec la France et les lettres est décidément précoce. À 23 ans, il remporte la première bourse de l'écrivain décernée par la Fondation Hachette (aujourd'hui Fondation Lagardère), une institution

qui a le flair pour repérer les talents. « Je peux dire que la France m'a mis le pied à l'étrier », dit-il, alors que nous le rencontrons au Livre sur la place, à Nancy. Il nous rappelle aussi une petite anecdote : *Le Figaro littéraire* a publié l'un de ses poèmes de jeunesse !

Alexandre Najjar est aujourd'hui avocat, romancier et journaliste : il s'agit toujours d'un travail avec les mots. Et d'un engagement.

Dans *Le Syndrome de Beyrouth*, Amira est confinée dans un hôtel, à Saint-Malo. Cette ancienne combattante est devenue grand reporter dans un quotidien libanais. Elle a échappé par miracle à l'explosion qui a dévasté le port de Beyrouth, ce funeste 4 août 2020 (200 morts, 6 000 blessés, le livre leur est dédié). Elle se souvient des vingt dernières années qui ont secoué son pays – un va-et-vient entre la mémoire collective et des histoires plus intimes. À un moment, la narratrice écrit : « J'ai ressenti le besoin de coucher mon expérience sur le papier plutôt que de te la raconter, pour mieux rassembler mes souvenirs. Et puis, en tant que journaliste, les mots ont toujours été mes complices, ils m'ont permis de ne pas faire naufrage pendant cette période de vingt ans allant de mon arrivée au

Liban à l'an 2000 jusqu'à mon retour précipité en France en ce mois de février 2021. Ces vingt ans et des poussières ont été douloureux, jalonnés d'événements graves, et au lieu de permettre au pays de sortir la tête de l'eau l'ont enfoncé davantage ! » Amira, c'est vous, Alexandre Najjar ? On pose la question à l'auteur, il n'esquive pas, il sourit. Sa voix est douce, posée, autant que son regard est déterminé. Il dit, comme sa narratrice : « On vante toujours la capacité des Libanais à rebondir, on salue leur "résilience", mais cette résilience peut être synonyme de résignation, voire de lâcheté et de complaisance dans le malheur. C'est cela, le syndrome de Beyrouth, qui consiste à pactiser avec l'horreur sans se révolter, à encaisser les coups sans les rendre, à accepter comme une fatalité la médiocrité de nos dirigeants et l'hégémonie du Hezbollah, ce parti chiïte inféodé à l'Iran qui tient le Liban depuis des années. Ce syndrome est un poison. »

Najjar a deux amours : son pays et la littérature française. Pour cette dernière, il est un grand militant qui n'a jamais ménagé sa peine. Surtout à la tête de *L'Orient littéraire*, supplément du quotidien *L'Orient - Le Jour* – un véritable bastion de la francophonie.

Alexandre Najjar,
un écrivain engagé
pour la justice au Liban.



Avec son équipe, il réalise un travail remarquable reconnu par tous les amoureux et les défenseurs de la langue française. Il a bataillé et bataille tous azimuts. Au ministère de la Culture, où il a été conseiller, à travers L'Orient des livres, maison d'édition fondée en 2011, et son partenariat avec Actes Sud, avec sa fondation qui participait à l'animation du Salon du livre, mais aussi comme avocat à travers la commission francophone, comme écrivain, bien sûr, par ses romans et ses essais, et comme auteur de pièces de théâtre jouées en français au Liban. « J'ai toujours milité pour une francophonie synonyme de diversité culturelle, d'ouverture et de dialogue. » Ce travail - cette foi, devrait-on dire - a été salué par l'Académie française, qui lui a décerné son Grand Prix de la francophonie en 2020. Il rejoint ainsi un palmarès où figurent, excusez du peu, Albert Cossery, Abdou Diouf, Albert Memmi, Hubert Reeves, Boualem Sansal...

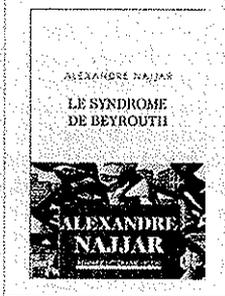
« La guerre du Liban, une école de vie »

Dans la plupart de ses livres, il est souvent question de Liban et de justice. Si bien que le sort de son pays et celui de Najjar semblent intimement liés. Là encore, sous les traits d'Amira, il écrit : « À bien y réfléchir, mon destin et celui de Beyrouth se sont souvent confondus au cours de ces vingt ans passés au Liban, comme si, par une sorte d'osmose, mon existence et celle de ma ville se répondaient à la manière de deux échos, comme si, complices, nous avions vécu dans un mimétisme réciproque. » L'émotion perce quand il parle d'un Liban rarement épargné par les guerres, attentats, assassinats, démissions, ingérences étrangères... Il confie : « C'est un pays

>>

LE SYNDROME DE BEYROUTH

D'Alexandre Najjar,
Plon,
314 p., 18 €.



Bio EXPRESS

1967

Naissance à Beyrouth.

1975

Début de la guerre « civile » au Liban.

1990

Bourse de l'écrivain par la Fondation Hachette (Fondation Lagardère).

1999

Publie *L'École de la guerre* après d'autres titres et des recueils de poésie.

2006

Relance *L'Orient littéraire* (anciennement dirigé par Salah Stétié et Georges Schéhadé).

2020

Reçoit le grand prix de la francophonie de l'Académie française.

anormal, une zone en perpétuelle ébullition. Le tragique et l'absurde se confondent, comme les rires et les larmes. Je suis quelqu'un qui lutte pour le bonheur parce qu'on est toujours assailli par les malheurs. Enfant, on croyait que les obus étaient des feux d'artifice... On allait à l'école le lendemain des explosions. On avait apprivoisé l'horreur. » C'est un sentiment qu'il décrit avec force et finesse dans *L'École de la guerre*, et qui a été pour beaucoup dans sa vocation d'écrivain. Dans ce livre, il écrit : « La guerre du Liban a été pour moi un cauchemar, mais aussi - comment le nier ? - une école de vie. » C'est sûr, sans ces guerres, il aurait été un autre homme. « Toute ma vie, je regretterai sans doute de ne pas avoir eu une jeunesse paisible. Mais ces regrets, ces épreuves, m'ont donné du bonheur un autre goût. » Et le goût du combat qu'il mène en permanence sur deux fronts, pour la littérature et pour améliorer le sort de son pays.

Sa prochaine bataille est plutôt d'ordre politique. On en revient au Victor Hugo de son enfance qui écrivait : « Posez la plume, et allez où vous entendez de la mitraille ; voici une barricade : soyez-en. » L'explosion du 4 août a été un détonateur encore plus fort que les autres, elle a détruit la moitié de sa ville de cœur, et les raisons ne sont pas que techniques ou logistiques. Cette fois, Alexandre Najjar s'est porté candidat au poste de bâtonnier de l'Ordre des avocats de Beyrouth (les élections auront lieu en novembre prochain). Il affirme avec cette conviction chevillée au corps : « On essaie de détruire la justice au Liban. Une justice qui peut demander des comptes - c'est la base d'un État de droit. Soit on regarde le navire couler, soit on se retrousse les manches. » ■